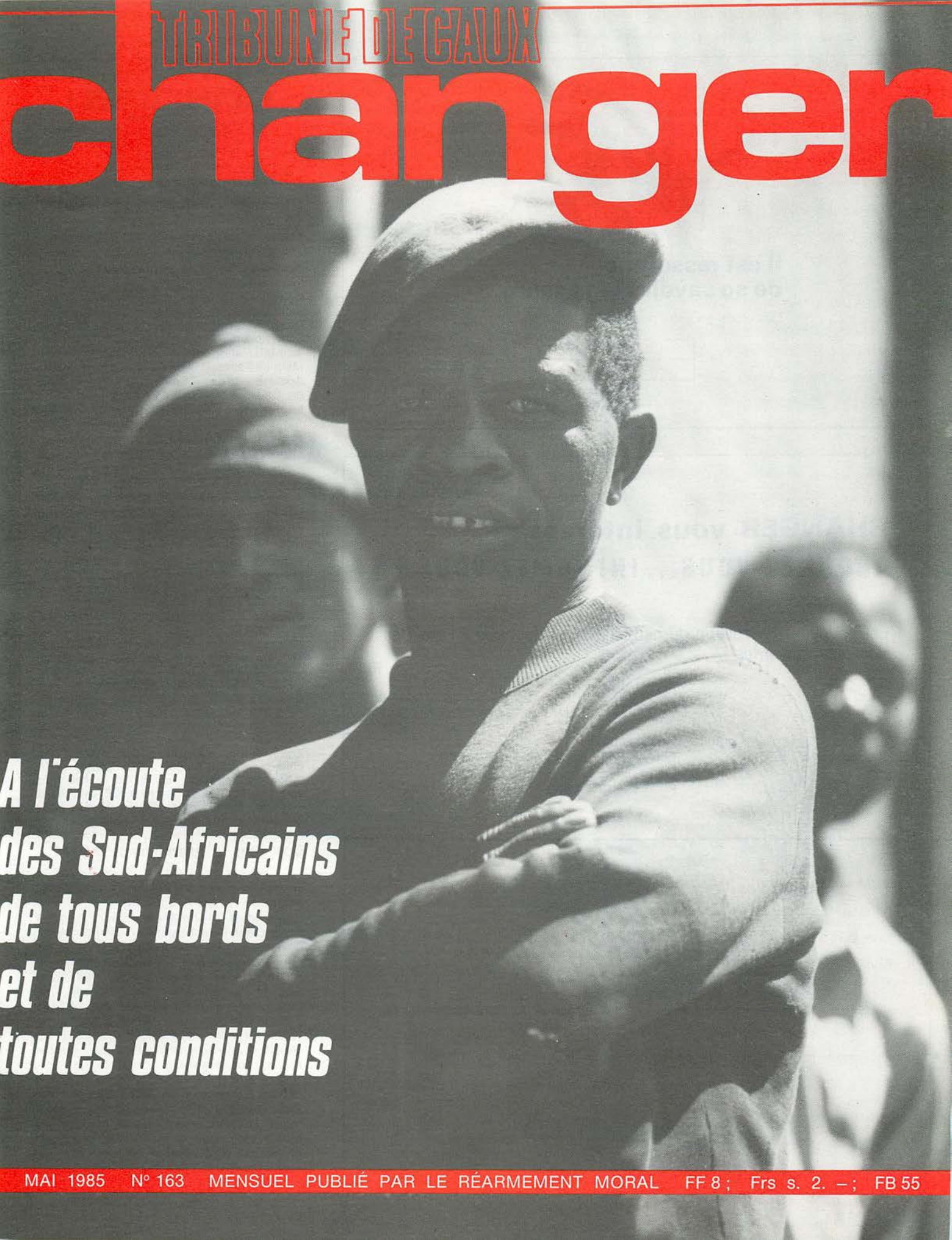


TRIBUNE DE CAUX

changer



***A l'écoute
des Sud-Africains
de tous bords
et de
toutes conditions***



**Il est rassurant
de se savoir bien assuré.**

Discutons-en entre nous.



Toujours près de vous.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des
adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

☐ désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et
s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs
ci-contre).

☐ désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

☐ commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Na-
thalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre,
Daniel Mottu, Charles Piguet, Philippe
Schweigsuth, Evelyn Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Éditions, théâtre et films
de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 90 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 630 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 100

ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 100 ou

Fr.s.30. - . Prix spécial étudiants,

lycéens : FF 45 ; Fr.s.16. - ; FB 315.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flan-
drin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou
par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Ge-
nève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue
Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles,
C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la
mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de
« Tribune de Caux », 387, chemin de la
Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec
H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou
chèque bancaire de 5 500 francs CFA
(abonnement avion) ou 5 000 francs (par
voie maritime) à « Changer » (68, boulevard
Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 40 T,
La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer
en définitive que par la transformation des
hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine,
à respecter les valeurs morales et à les
rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'éta-
blir un dialogue fécond là où règne l'an-
tagonisme, de guérir les hommes de leurs
préjugés et de leurs haines jusque dans
l'arène sociale et politique ou dans les
relations internationales. Telle se présente
l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis
plusieurs décennies par des personnes ani-
mées par l'idéal chrétien, le Réarmement
moral se veut ouvert à des hommes de
toutes croyances dans un respect mutuel
et en vue d'un combat commun pour un
avenir meilleur.*

QUARANTE ANS APRES

« L'anniversaire de quoi ? »

Telle fut la réaction, l'autre jour, d'un jeune Français de trente ans devant un de ses aînés qui évoquait « le quarantième anniversaire »... de la fin de la deuxième guerre, bien évidemment. Une réalité profondément inscrite dans le cœur et dans la chair des uns, bien lointaine pour les autres.

Que les officiels y prennent garde ! Faire des cérémonies qui vont se succéder en ce mois de mai 1985 de simples commémorations n'aura que peu de sens pour ceux qui représentent, statistiquement, plus de la moitié de la population française.

Ces journées devraient permettre à tous de remettre en évidence quelques réalités capitales,

qui peuvent être autant d'injonctions :

1. La deuxième guerre mondiale a été le premier grand conflit de l'histoire moderne suivi, pour un nombre important de belligérants, d'une action profonde, systématique et durable de réconciliations, dont celle entre la France et l'Allemagne reste le pivot essentiel. Il y a là des enseignements qui sont loin d'avoir été exploités comme ils l'auraient dû. Innombrables sont les points chauds du monde où pourrait être appliqué le modèle de ce qui s'est déjà passé en Europe et en Extrême-Orient au cours de ces quarante dernières années.
2. Il reste encore, notamment dans les pays d'Europe orientale, une énorme œuvre de réconciliation à accomplir vis-à-vis de l'Allemagne et,

osons le dire, vis-à-vis de l'Union soviétique.

3. Il en va de même vis-à-vis de nombreux pays du Tiers-Monde ou en voie de décolonisation aux quatre coins du globe.

4. Quand et là où elle s'est produite, la réconciliation — et cela devrait être la réalité qui ressort des cérémonies en cours — a toujours eu pour point de départ des démarches individuelles,

courageuses, dérangeantes pour les personnes concernées comme pour leur entourage. N'oublions jamais cela : c'est peut-être le geste de l'un de nous, quelle que soit la génération à laquelle il appartient, qui déclenchera les réconciliations à venir si nécessaires et urgentes en cette fin de XX^e siècle.

MERIDIEN

BOITE A LETTRES

Beaucoup de remerciements et d'éloges dans le courrier que nous recevons. Nous en sommes touchés et reconnaissants. La lettre qu'un ami belge envoie à ses compatriotes abonnés nous a fait particulièrement plaisir. Il écrit en effet : « Des sujets d'actualité à la fois percutants et vibrants d'espoir, telle est bien la caractéristique qui fait de *Changer* un périodique unique en son genre.

« Des articles qu'on aimerait étudier mot à mot, à plusieurs, pour ancrer davantage notre engagement et en tirer des enseignements concrets pour notre propre cheminement.

« C'est tellement riche et original que j'aimerais faire partager cette mine d'or à tous ceux qui rêvent d'un monde différent et aussi par ceux qui sont dans un besoin criant d'espérance pour leur propre vie, comme je l'ai été moi-même il y a un peu plus de vingt ans. »

Une abonnée suisse nous écrit : « La campagne de promotion de *Changer* est l'occasion de vous remercier pour la qualité de vos articles et pour vous soutenir dans la recherche de nouveaux abonnés. Passé le moment d'exaltation qui suit la lecture d'un passage qui m'a frappé, ajoute-t-elle, vient le temps de la réflexion et parfois celui des décisions. »

Heureusement que les éloges sont tempérés par deux autres commentaires. « Le journal, nous fait savoir une abonnée française par l'intermédiaire d'une amie, parle trop d'actions à l'étranger qui me semblent lointaines et m'empêchent de me sentir vraiment concernée. J'aimerais savoir ce qui se passe en France et la place qu'y tient le Réarmement moral. »

Enfin Catherine Dickinson-Guisan, de Minneapolis, nous apporte quelques correctifs aux impressions relatées par M. et Mme Koechlin dans le N^o de mars. Les voici :

« La description du travail du Réarmement moral aux Etats-Unis faite par Michel Koechlin exige une mise au point. S'il est vrai que, dans un pays aussi vaste, chaque région garde une certaine autonomie d'action, notre travail n'est pas aussi morcelé et spécialisé que le laissent entendre les propos de votre interlocuteur.

« Les Américains sont des gens concrets et leurs représentants à Washington s'intéressent aux faits plutôt qu'aux belles idées. Nos programmes régionaux et notre action nationale sont donc étroitement imbriqués. C'est ainsi qu'en 1985 l'accent est mis dans toutes nos régions sur la conférence internationale qui aura lieu en juin à Washington et dont nous préparons le programme en étroite collaboration.

« Par ailleurs, j'ai été fort étonnée de lire qu'au Minnesota un travail se fait surtout parmi les agriculteurs. Ce n'est pas le cas, même si nous avons développé des contacts prometteurs dans les milieux ruraux, dans le Wisconsin et l'Iowa, aussi bien qu'au Minnesota. Bien que nous répugnions à définir notre travail de cette façon, il faut admettre que nous agissons avant tout en milieu urbain, à Saint Paul-Minneapolis, une agglomération de deux millions d'habitants ; c'est parmi les jeunes cadres, les universitaires et les artistes, les membres des clergés catholique, orthodoxe et protestant que nous comptons nos plus fidèles alliés pour le moment. »

A TRAVERS CHAMPS

UN BOUQUET DE PRINTEMPS

Dans le vestibule de cette antique maison de ferme, sur le marbre noir de la commode où se rangent les paquets de graines et les petits outils du jardin, un très haut vase cylindrique fêtait le printemps avec sa gerbe éclatante de forsythias associée à de longues tiges de saule dépliant leurs tendres pousses vertes.

En ce début d'avril encore froid, nous avions bavardé longtemps tous les trois devant les braises et les courtes flammes de la haute cheminée de briques. En nous reconduisant, notre ami avait tiré de son bouquet de lumière une tige de saule à planter dans notre jardin.

Pour pomper l'eau du vase et nourrir les jeunes feuilles de ce scion amputé de sa racine nourricière, des cellules de la tendre écorce s'étaient vivement différenciées pour donner naissance à de fines radicelles translucides capables d'alimenter la végétation renaissante.

Comment des cellules quelconques, toutes semblables à leurs voisines, décident-elles de se transformer spontanément du tout au tout pour donner naissance à des racines ?

Et pourquoi nous autres, qui disposons d'une tête et d'un cœur, sommes-nous si lents à nous transformer pour répondre aux besoins d'amour, de croissance et de lumière de la famille humaine qui nous entoure ?

PHILIPPE SCHWEISGUTH

L'AFRIQUE DU SUD AU FIL DE NOS RENCONTRES

par

Frédéric et Nathalie
Chavanne

Les nouvelles d'Afrique du Sud nous plongent dans le cycle désespérant de la révolte et de la répression, de la peur et de la haine. Mais cela ne nous aide pas toujours à comprendre en profondeur les pulsions très diverses qui agitent les cœurs, des nationalistes noirs radicaux aux boers conservateurs en passant par les métis, les Indiens et les blancs d'origine anglaise.

Frédéric et Nathalie Chavanne viennent de passer deux mois dans ce pays pour apporter leur appui aux équipes du Réarmement moral et pour consolider le travail commun qui doit à leurs yeux se renforcer entre l'Afrique francophone et anglophone. Avant de repartir pour le Cameroun, ils nous livrent ici des extraits de leur carnet de route. Sans chercher à prendre parti ou à évaluer une situation aux données complexes, ils nous disent ce qu'ils ont vu, entendu, ressenti et compris. Ils témoignent aussi, au fil de leurs rencontres, d'un état d'esprit à l'œuvre et d'initiatives prises pour dégager une société du carcan de son histoire.

17 janvier, Pretoria

Visite du monument des *Voortrekkers* : il commémore l'histoire des Afrikaners blancs d'origine hollandaise lors de leur grande migration vers le nord (*trek*) en 1834 pour échapper à la domination des Anglais et préserver leur identité. Une histoire rude, périlleuse qui a certainement forgé le caractère de ce peuple, à moins qu'il n'ait survécu parce qu'il avait du caractère. Nous comprenons mieux la phrase prononcée la veille par un Afrikaner : « Personne ne décidera plus de notre destin à notre place », pour expliquer le refus des blancs de partager le pouvoir avec les noirs.

Néanmoins, nous percevons vite une crise de conscience parmi les blancs de ce pays, une tension nerveuse dans un peuple qui se sent jugé par le reste du monde, incompris et peut-être coincé. Que se passerait-il en effet si les noirs partageaient le pouvoir ? Les blancs seraient-ils réduits à n'être qu'une minorité sans contrôle sur son avenir et, qui plus est, dont le destin serait dans les mains de noirs qu'ils méconnaissent, méprisent ou redoutent ?

Dans les conversations et les media, on parle beaucoup d'un forum où les noirs pourraient s'exprimer, à défaut d'une assemblée parlementaire comme viennent de l'obtenir métis et indiens. On évoque aussi beaucoup Nelson Mandela, l'un des premiers leaders noirs emprisonné depuis des années, Mgr. Tutu, évêque noir qui a reçu récemment le prix Nobel de la paix, et l'agitation dans les écoles noires. Nous ressentons les souffrances, les humiliations, les dilemmes et les contradictions apparem-

ment insolubles d'une société où chacun a sa logique et s'y enferme, ignorant ce qui se passe chez l'autre. La distance qui sépare les communautés raciales semble démesurée.

Nous sommes curieux de découvrir comment l'équipe du Réarmement moral, aux côtés de laquelle nous nous trouvons, essaie d'agir dans cette situation. Dès notre arrivée, nous avons senti la grande rigueur morale de nos compagnons de travail et leur détermination d'amener chacun à faire face à ses propres torts, quel que soit son bord, quelle que soit la nature de ce qui pèse sur sa vie.

Une foi à la hauteur de l'enjeu

Les propos de Pieter, notre hôte afrikaner, tombent clairs et sans détour : « Beaucoup de blancs sud-africains ont une foi personnelle authentique mais elle ne mord pas sur les événements. Ce qui est moralement faux dans nos structures doit changer. Ce que le premier ministre Pieter Botha propose est trop peu et vient trop tard. Nous appartenons à l'Afrique, ce qui veut dire que nous autres blancs devons accepter une éventuelle baisse de notre niveau de vie et cesser de nous comparer à l'Occident. Il y a un prix à payer et pas de garantie pour l'avenir. Nous avons un gigantesque pas dans la foi à accomplir, mais nous sommes dominés par la peur. »

18 janvier, Pretoria

Nous apprenons que G., une jeune femme métisse rentrée depuis peu en Afrique du Sud après avoir reçu avec le



Tapisserie représentant une scène de vie de camp, lors du grand Trek. On distingue sur la gauche les chariots bâchés ; sur le fil accroché à l'arbre, de la viande salée en train de sécher. On remarque les costumes de l'époque de ces pionniers venus des Pays-Bas.

Réarmement moral une longue formation à l'étranger, a quitté notre équipe. L'amertume a gardé son emprise sur elle et les pressions de son entourage l'ont éloignée de nous. Il y a quelque temps, un séjour dans une famille afrikaner avait été une expérience marquante pour elle, comme pour ses hôtes. La vision d'une Afrique du Sud réconciliée lui avait été offerte.

Mais le chemin que G. avait parcouru avec quelques-uns ne s'est pas étendu à toute une communauté. Invitée peu après à visiter le monument des *Voortrekkers*, elle a répondu : « Je n'irai jamais visiter cet endroit. » Sans doute ne pouvons-nous pas comprendre tout ce qui déchire son cœur, mais nous pensons au pouvoir diabolique des blessures non guéries. Nous comprenons le gigantesque piège où elle se trouve, tout comme le peuple sud-africain. Les vrais héros ne sont-ils pas ceux qui se libèrent, pour certains de l'amertume, pour d'autres du mépris et de l'indifférence et, pour la plupart, de la peur ? A ce point, il ne s'agit plus d'argumenter mais de compter sur la grâce qui rend possible le changement intérieur. Et si, après tout, l'histoire de G. n'était pas finie ?

19 janvier, Pretoria

Sam nous a rejoint. Il vient de Soweto. La relation qui le lie à notre hôte nous paraît unique quand on pense que, dès son plus jeune âge, il a baigné dans les milieux révolutionnaires noirs. Au-delà de toutes leurs différences, Pieter et Sam sont unis par une estime, une amitié et une confiance mutuelles.

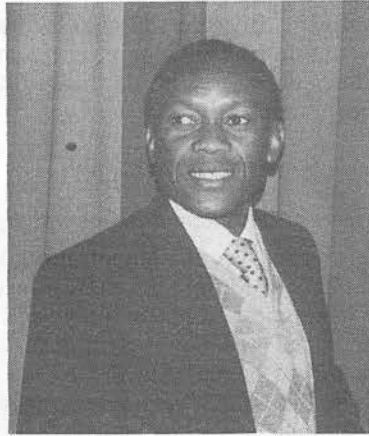
Deux loyautés

« Pendant longtemps je me suis demandé de quel bord j'étais, nous dit Sam. Il y a en moi deux loyautés, l'une politique, l'autre spirituelle. La première me lie aux mouvements noirs qui luttent contre l'apartheid. La seconde me lie aux amis du Réarmement moral, blancs et noirs, dont je partage totalement l'engagement. Cet engagement me permet de voir les failles et les faiblesses de mes compatriotes noirs et je ne peux plus souscrire totalement à leurs méthodes. Aujourd'hui, je sens que mon rôle est de faire le lien entre ces deux loyautés.

« L'Afrique du Sud n'a pas seulement besoin d'être guérie de l'apartheid : le combat pour un changement des struc-

tures doit s'assortir d'une lutte plus profonde, portant un remède à toutes les frustrations humaines : foyers brisés, alcoolisme, matérialisme effréné, etc. »

Nous avons demandé à Sam ce qu'il pensait de telle ou telle personnalité noire dont nous avons entendu parler. « Nous avons besoin de lui, répond-il invariablement ; s'il pouvait changer sur telle ou telle faiblesse dans sa vie, il au-



Sam, de Soweto : « Mon rôle est de faire le lien entre les deux loyautés. »

Notre photo de couverture : des travailleurs du port de Durban.

rait un rôle significatif à jouer. » Quand il est de pratique courante d'exclure celui qui n'a pas la même opinion, l'ouverture d'esprit qui laisse à chacun la possibilité d'évoluer invite à la conciliation.

Avec les jeunes

« J'ai rencontré des gens de toutes les tendances, continue Sam, de l'extrême droite conservatrice blanche aux noirs les plus radicaux. Je trouve en eux beaucoup de points communs. Eux comme nous ont connu l'oppression et enduré les mêmes souffrances. Si seulement on pouvait s'avouer cela, on se rapprocherait. »

20 janvier, banlieue de Johannesburg

Réunion avec un groupe de jeunes entre quinze et dix-huit ans. La plupart d'entre eux ont participé à un camp, en décembre dernier, près de Stellenbosch, dans le sud du pays. Ils s'étaient retrouvés à vingt-cinq de toutes races, des milieux blancs conservateurs de Stellenbosch aux milieux révolutionnaires des lotissements noirs pour apprendre à se connaître et trouver une nouvelle qualité de vie en regard de la situation de leur pays.

Aujourd'hui, ils nous parlent de ce que chacun a vécu depuis le camp. Ils évaluent, parfois de façon timide, leurs initiatives. L'une parlera de son refus de participer aux propos racistes tenus par ses camarades de lycée et de ses tentatives pour donner un autre ton aux conversations. Une autre parlera de ses démarches vis-à-vis d'une compagne de classe généralement peu appréciée et mise à l'écart. Ce faisant, elle est en train de changer l'atmosphère autour d'elle.

Sont également présents trois jeunes noirs des cités de Soweto et d'Atteridgeville. « Ce que je retiens du camp, dit l'un d'eux, c'est le choix à faire entre le désir d'être populaire et le courage d'être différent, dont nous a parlé Franklin Sonn, une personnalité politique métisse du Cap. »

Tous les trois racontent leur récent entretien avec un parlementaire du parti nationaliste au pouvoir. La possibilité de rencontrer ce parlementaire leur avait été offerte par les animateurs du camp, à la condition que leur démarche soit accompagnée d'une nouvelle exigence morale dans leur vie personnelle. Ils lui ont parlé de ce que les émeutes de 1976 à Soweto avaient représenté pour eux. L'un des garçons y a perdu un cousin, l'autre a vu trois de ses frères choisir l'exil et un quatrième a été incarcéré à plusieurs reprises.

Le parlementaire a annulé ses rendez-vous en soirée pour prolonger l'entretien dont la profondeur le captivait et leur a demandé ce qu'il devait rapporter à ses collègues.

23 janvier, Soweto

Nous avons en main le laissez-passer nous autorisant à nous rendre à Soweto. Nous rendons visite à une famille dont la mère a été détenue pendant quelques mois à cause de l'activité politique de ses fils. Nous rencontrons chez eux cet après-midi-là quelques amis du quartier dont un jeune militant syndicaliste. Discussion animée. La Sud-Africaine blanche qui nous accompagne n'hésite pas à exprimer ce qu'elle souhaite profondément pour leur pays commun. Les points de vue diffèrent mais l'on sent néanmoins une grande liberté d'expression. Personne ne cherche à imposer son idée. Chacun contribue plutôt à rechercher une vérité commune. Si seulement de telles conversations pouvaient avoir lieu à plus grande échelle ! Blancs et noirs ne se connaissent la plupart du

temps qu'à travers leurs domestiques pour les premiers et leurs affrontements avec la police pour les seconds.

24 janvier, Atteridgeville

Peu avant son retour à l'université, visite à l'un des trois jeunes noirs ayant rencontré le parlementaire. « Parfois je me demande si je n'ai pas trop confié à Dieu tout ce que nous endurons, dit-il, et s'il n'est pas temps de verser le sang. Les pressions de mon entourage me pèsent. Je me sens observé dans mes gestes, dans mes paroles, on me met une étiquette quand on ne cherche à m'intimider. Au fond de ma conscience, je sais ce que je devrais faire, mais la tentation revient toujours de faire comme les autres. »

28 janvier, Mafikeng, Bophutatswana

Nous sommes venus passer cinq jours dans ce bantoustan devenu indépendant et gouverné par des noirs. Le gouvernement sud-africain a créé ces petits Etats pour regrouper les noirs selon leur appartenance ethnique. On dit le Bophutatswana prospère. Nos premières rencontres nous donnent l'impression un peu artificielle qu'ici « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil », que l'apartheid n'existe pas, que tout le monde peut voter etc. Mais bientôt nous découvrons que les changements de structure n'ont pas changé les mentalités et que les sentiments qui séparent les races demeurent. Et l'on continue de souffrir. La leçon est importante pour l'Afrique du Sud. Peut-être le Bophu-

tswana pourrait-il servir de terrain d'expérience pour opérer un changement plus profond ?

29 janvier, Mafikeng

Nous dînons chez un ministre et sa femme. Ils nous parlent avec franchise des difficultés que connaît leur jeune Etat. Ils sont soucieux de construire et d'apprendre à gérer un pays. Lui a renoncé à un poste qui l'attirait davantage à Johannesburg pour accepter la charge de ministre. Elle, de son côté, s'attelle à susciter un travail d'équipe entre noirs et blancs dans le cadre de divers organismes officiels.

Soweto est loin

4 février, de retour à Johannesburg

Rencontre avec un jeune journaliste blanc, libéral. Malgré un intérêt sincère pour la situation, il ne comprend pas ce qui se trame au fond du cœur des noirs, à l'instar de la majorité des blancs. Il parle de ses bonnes relations de travail avec ses collègues noirs mais cela ne va pas plus loin.

« Je sais bien que je devrais leur rendre visite, dit-il, mais Soweto est loin et j'ai déjà tant à faire ! »

Combien d'autres demeurent indifférents parce qu'ils sont possédés par les impératifs de leur carrière et de leur vie privée ? Le fossé qui sépare la logique des uns et des autres demeure comme une plaie béante. Les paroles d'une personnalité noire rencontrée à Soweto nous

reviennent à l'esprit. Il dénonçait le caractère conservateur et indifférent des jeunes blancs de ce pays.

Pourquoi et comment aller à la rencontre de l'autre ? Nous puisons nous-mêmes dans notre foi l'inspiration et la détermination de vaincre notre inertie naturelle et de faire le pas vers l'autre.

12 février, en route vers le sud, direction Le Cap

Escale dans une ferme dans les monts du Karroo, région semi-désertique qui s'étend sur la majeure partie de la province du Cap. Nos hôtes élèvent chèvres angora et moutons sur 13 000 hectares.

16 février, le Cap

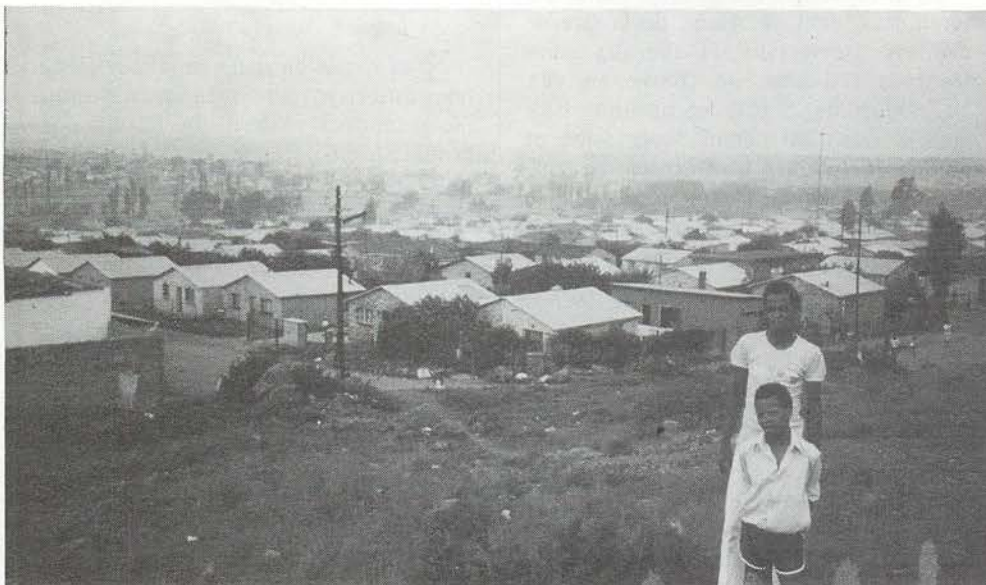
Catherine a seize ans. C'est la fille de la famille irlandaise qui nous accueille. Celle-ci est établie depuis plusieurs années au Cap. Catherine nous fait rencontrer une douzaine de ses camarades de classe, la plupart métisses ou indiennes. Une des organisatrices du camp de jeunes de décembre dernier, elle avait rassemblé l'équivalent de 5 000 FF pour couvrir une partie des frais. Dans son école, elle est une sorte de pont entre jeunes filles de communautés différentes qui ne se fréquentent pas plus que nécessaire. Quelques semaines auparavant, Catherine avait invité l'un des jeunes noirs de Soweto, qui avait participé au camp, à parler dans son école. Événement sans précédent, qui a laissé sa marque dans les esprits.

Chez les parlementaires

19 février, Le Cap

Visite au parlement lors d'une session commune des trois chambres blanche, métisse et indienne. Nous assistons à une partie du débat. Puis entrevue avec deux parlementaires blancs, l'un nationaliste, l'autre PFP (Parti fédéral progressiste). « Cela fait quinze jours que ce nouveau parlement est entré en fonction, nous dit l'un d'eux, et l'on peut dire que cela marche. »

En soirée, nous sommes chaleureusement accueillis dans leurs locaux par les membres du dynamique Syndicat des enseignants métis du Cap. Sont rassemblés là une dizaine de directeurs d'école et quelques permanents du syndicat. Nous sommes au lendemain des événements de Crossroad, dans la banlieue du Cap, au cours desquels une quinzaine de gens de couleur ont péri.



Une après-midi à Soweto.

Derrière les visages souriants, nous sentons dans les cœurs et les esprits le poids des événements de la veille.

Tout comme un professeur d'université noir rencontré à Pretoria, ils affirment que les nouvelles assemblées ne peuvent pas marcher parce qu'elles ne sont pas les porte-parole des communautés qu'elles sont censées représenter. La communauté métisse est divisée entre ceux qui veulent collaborer avec le gouvernement et ceux qui s'y refusent tant que les noirs n'auront pas aussi leur place au parlement.

Au milieu de notre entretien, le président du syndicat, Franklin Sonn, nous rejoint. Il a refusé quelques mois plus tôt un poste que le gouvernement voulait lui donner. « A-t-on besoin d'avoir le même point de vue pour travailler ensemble ? demande-t-il néanmoins. Ceux qui ont accepté de collaborer ont besoin, pour ne pas s'endormir, du stimulant constant de ceux qui restent en dehors des institutions. Quant à ces derniers, ils ont besoin de ceux qui sont en place pour faire passer leur point de vue. »

21 février, Le Cap

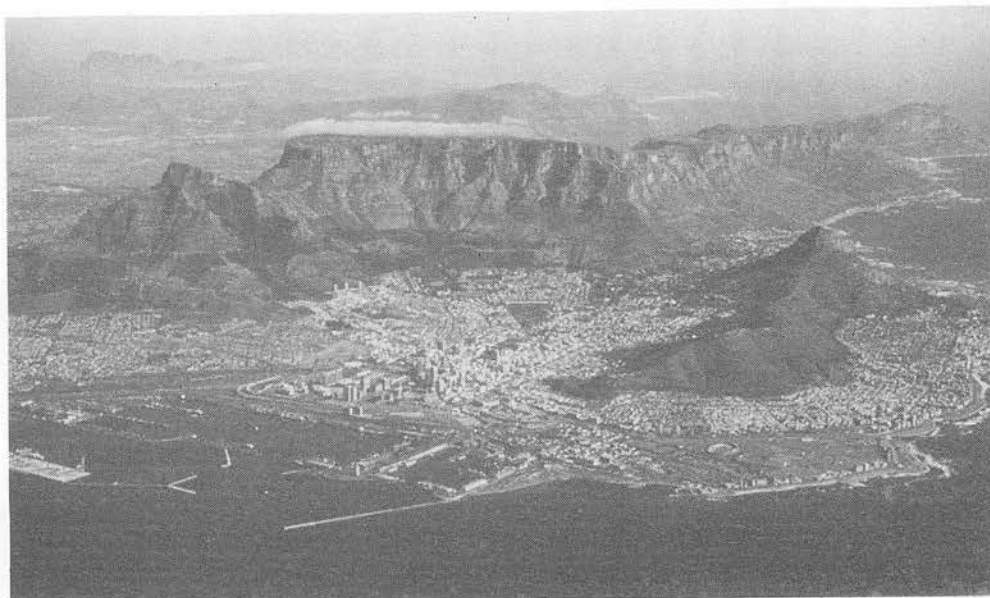
Le magazine *Leadership South Africa* a publié un article de Franklin Sonn. « Corruption, égoïsme, arrogance, exploitation d'autrui et soif de pouvoir et de réussite personnelle ne sont pas l'apanage des seuls blancs, écrit-il. Nous devons les combattre en notre sein même autant que nous luttons pour changer le système. Sans quoi, quand le changement surviendra, nous découvrirons que seule a changé la couleur de la peau de l'opprimeur. »

Nous apprécions sa rigueur et son exigence vis-à-vis de son propre groupe mais aussi son souci de découvrir les causes de la peur des blancs, qui ne sont pas que matérielles.

Cynisme et démission

23 février, Stellenbosch, à une heure de route du Cap

Visite de la magnifique université afrikaner qui rassemble environ 12 000 étudiants. C'est samedi : nous participons à un service religieux où se retrouvent près de 2 000 étudiants. Nous sommes impressionnés par l'élégance de l'assemblée. Quel potentiel on sent chez cette jeunesse brillante et vigoureuse !



Vue aérienne du Cap, de la ville et de la péninsule.

Notre hôtesse nous affirme que, pour beaucoup de ces jeunes gens, la préoccupation première est de se trouver une compagne et pour les jeunes filles, de porter la plus jolie toilette.

De retour chez nos hôtes, nous trouvons J., étudiant rencontré en Suisse deux ans auparavant. Il s'est dérangé pour nous revoir mais il n'est plus tout à fait le même. Il n'a plus l'élan d'alors. A travers ses propos percent le cynisme et une certaine démission face aux événements de son pays.

Par expérience, nous savons que le cynisme remonte en nous chaque fois que s'installe la compromission. Au détour d'une phrase, J. révèle ce qui pèse sur sa conscience. S'il trouvait remède à son cynisme, J., plutôt qu'un brillant étudiant, pourrait devenir le ferment d'une nouvelle façon de penser dans sa génération.

Le talon d'Achille

Notre découverte d'une situation aussi explosive que celle de l'Afrique du Sud nous apprend sans cesse que, dans sa vie d'homme qui se veut au service du changement dans son pays, tout compromis moral peut devenir le talon d'Achille qui, tôt ou tard, fera tomber le visionnaire ou le militant.

30 mars, Johannesburg

« Le cercle des chariots à bœufs a commencé à s'ouvrir. » C'est un profes-

seur de sciences politiques à l'université de Johannesburg qui nous décrit ainsi la situation. Il fait allusion à la position retranchée des pionniers blancs qui, pour se protéger contre les offensives des tribus noires, formaient un camp circulaire avec leurs chariots. « Certes le convoi n'a fait que très peu de chemin encore, mais au moins il bouge. Ses conducteurs ne savent pas où ils vont. Ils craignent fort de voir l'attelage s'emballer dans une direction qu'ils n'ont pas choisie. De plus il y a tous les détours du chemin, tous les chaos qui secouent leurs occupants. »

« Mais, ajoute notre interlocuteur, l'UDF (Union du Front Démocratique, qui rassemble des mouvements noirs de la plus grande diversité), n'a pas de programme politique autre que la lutte contre l'apartheid. Nous autres blancs ne savons pas où l'on veut nous emmener. Il est vrai que l'UDF exploserait si elle tentait d'élaborer un programme commun. »

« Je ne crois pas qu'un vrai dialogue puisse s'établir en public entre les représentants des différentes communautés. Chacun tient alors les propos habituels qui plaisent à son auditoire mais ne font qu'attiser les divisions. »

« Ce dont ces hommes ont besoin, c'est d'un lieu et d'un esprit de rencontre qui leur permettra, en privé, de dialoguer de manière constructive. Le Réarmement moral peut offrir ce terrain de rencontre. »

F. ET N. CHAVANNE

RAJMOHAN GANDHI INTERPELLE L'AMERIQUE

Une conférence du journaliste indien à New York



Qu'ils cèdent à la tentation du protectionnisme ou qu'ils se comportent trop en gendarmes internationaux, les Etats-Unis se trouvent toujours en butte aux critiques de l'opinion mondiale. Il n'est jamais facile d'appartenir aux puissants de ce monde.

C'est pour aider leurs compatriotes à se situer par rapport à cette question, ravivée par chaque crise éclatant en un point quelconque du globe, que les responsables du Réarmement moral à New York ont invité le journaliste indien Rajmohan Gandhi à prendre la parole lors d'un dîner-débat, le 14 mars dernier, dans un grand hôtel de Manhattan.

« Un regard asiatique sur le rôle de l'Amérique », tel était le thème de l'exposé fait par M. Gandhi devant quelque deux cents personnes représentant les milieux financiers, syndicaux et diplomatiques de la métropole américaine. M. Gandhi séjourne en ce moment à Washington où, bénéficiaire d'une bourse de la Fondation Woodrow Wilson, il fait des recherches sur les relations indo-pakistanaïses.

« C'est sur le sol américain que peut commencer la réconciliation entre Pakistanaïses et Indiens, Sikhs et Hindous, Juifs et Arabes, Noirs et Blancs d'Afrique du Sud », a affirmé M. Gandhi, qui est un petit-fils du Mahatma. Grâce à « l'attrait de la statue de la liberté », devait-il préciser, toutes ces communautés sont largement représentées aux Etats-Unis. « En effet, la popularité d'un pays ne se mesure pas tant aux discours prononcés sur son compte aux Nations Unies qu'à la longueur de la file d'attente de ceux qui veulent y immigrer. ».

Des leçons douloureuses et porteuses d'espoir

Entre ses premiers séjours aux Etats-Unis, à la fin des années cinquante, et aujourd'hui, M. Gandhi a observé des progrès considérables dans les rapports entre Noirs et Blancs. « Des progrès qui ne sont certes pas parfaits et sans bavure, mais qui n'en sont pas moins une des réalisations de ce siècle dont les Etats-Unis peuvent tirer le plus de

fiercé. » D'où son exhortation aux Américains de « puiser dans leurs expériences pour essayer d'aider l'Afrique du Sud à forger une vraie société multiraciale. Noirs et Blancs n'ont-ils pas appris ici, demanda-t-il, n'apprennent-ils pas encore aujourd'hui, des leçons, douloureuses certes, mais porteuses d'espoir, qui pourraient être transmises à d'autres ? »

Se référant aux pronostics, émis par certains, qu'une guerre entre Blancs et Noirs semble inévitable et que les Etats-Unis devraient prendre parti pour un camp ou pour l'autre, M. Gandhi devait ajouter : « Les changements qui se sont produits dans votre pays ne sont-ils pas riches d'enseignements pour l'Afrique du Sud ? Est-ce que tout le monde s'attendait à ce que vos Etats du Sud acceptent l'intégration ? Est-ce que tout le monde s'attendait à ce que la majorité des Noirs américains l'acceptent aussi ? Je respecte ceux qui protestent devant l'ambassade d'Afrique du Sud à Washington, mais ne faudrait-il pas faire davantage et aider les Blancs de là-bas à changer ? »



Une vue de la salle de l'Hôtel Marley pendant l'exposé de Rajmohan Gandhi.

Se disant encouragé par les Noirs d'Afrique du Sud qu'il a rencontrés et qui, malgré les injustices et les agressions dont ils ont été les victimes, visent au changement des Blancs, comme par les Blancs qui ne défendent pas l'indéfendable et recherchent des voies pacifiques du changement, M. Gandhi a interpellé ses auditeurs : « Que Dieu nous permette d'aider les Noirs et les Blancs d'Afrique du Sud à réfléchir et à rechercher des issues inattendues. »

« Enterrer la hache de guerre. » Voilà un concept, selon Gandhi, qui n'a pas de quoi surprendre les Américains ! « Vous avez su effacer les divisions de la Guerre Civile tout en laissant survivre les qualités respectives des deux camps. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, vous avez refusé de faire porter aux enfants de l'Allemagne et du Japon le poids des fautes de leurs parents. Certains Américains, en fait, ont franchi un pas de plus : ils ont aidé l'Allemagne et ses voisins, le Japon et ses anciennes colonies d'Asie, à abandonner leurs haines. De tels précédents devraient encourager chaque Américain à favoriser tout processus de réconciliation entre groupes opposés, où que ce soit à la surface du globe. »

M. Gandhi n'a pas manqué de rendre hommage à la générosité de l'Amérique. « Votre gouvernement a annoncé récemment, a-t-il précisé, que la moitié des produits alimentaires importés par les pays d'Afrique viendraient cette année des Etats-Unis. En tant que citoyen

d'un pays du tiers-monde, je tiens à saluer cette générosité. »

M. Gandhi se devait également de traiter de la délicate question des rapports entre son pays et le Pakistan. Se refusant de parler en termes par trop simplistes d'un problème excessivement complexe, il s'est dit opposé à ce que quiconque (notamment les Etats-Unis, qui ont tendance à se rapprocher du Pakistan) penche en faveur d'un camp ou d'un autre. Il s'est surtout montré désireux de faire disparaître le contentieux « ancien et tragique » qui a conduit les deux pays à s'affronter à plusieurs occasions. Ce serait, selon lui, une véritable « banqueroute de l'esprit » de la part des populations du sous-continent, que d'entrer dans le XXI^e siècle en étant toujours « accablées par le fardeau de cette vieille haine hélas si familière ».

« Non seulement l'Inde et le Pakistan devraient s'entendre pour bannir l'arme nucléaire dans la région, a-t-il dit, mais les deux pays ont besoin d'aide, au même titre que les moudjahidin d'Afghanistan, mais pour acquérir l'art de la réconciliation, le don de guérir les blessures que nous nous sommes infligées les uns aux autres. »

Les rapports est-ouest

Sur la question des rapports Est-Ouest, et après avoir rappelé les avancées considérables effectuées ces dernières années par l'Union soviétique au Vietnam, au Laos, au Cambodge, en

Afghanistan, en Ethiopie, en Angola etc., et cela malgré le fait que le marxisme séduise infiniment moins aujourd'hui que durant les années cinquante, Rajmohan Gandhi a souligné combien l'Amérique est respectée du seul fait qu'elle cherche à tenir tête à l'Union soviétique. « Les bases militaires installées par l'Amérique représentant pour le pays hôte à la fois une protection et une cible, beaucoup d'entre eux préfèrent que ce soit le voisin qui les accueille afin de bénéficier de la protection sans risquer d'attaque directe. Mais les ennuis commencent quand il n'y a pas de confiance entre ces pays et qu'on peut craindre de voir les missiles ou les avions reçus d'Amérique et pointés vers l'Union soviétique se retourner contre le voisin. C'est la situation, comme chacun sait, qui prévaut au Proche-Orient, entre la Grèce et la Turquie, entre l'Inde et le Pakistan etc.

« La plupart d'entre nous devrions apprécier le fait que nous n'avons pas à prendre les décisions ardues auxquelles sont confrontés les Américains.

« Pourtant, il y a une autre dimension à tout cela, celle à laquelle on accède dès le moment où l'on reconnaît que même un dirigeant dictatorial et corrompu peut changer ou qu'il est possible de réduire les méfiances et les haines entre nations et entre groupes.

« Dieu aime le monde, devait conclure M. Gandhi. L'Amérique, si elle veut être fidèle à son Dieu, doit aussi aimer le monde. Devant cette audace, Dieu ne la trahira pas. »

TEMOIGNAGE

Inde : après des heures de folie

LA LONGUE ROUTE DE LA RECONCILIATION

Novembre 1984, quelque part dans le nord de l'Inde, Sushoba Barvé et une amie se trouvaient dans un train. Dans leur compartiment, elle lièrent conversation avec deux hommes d'affaires dont le turban et la barbe indiquaient à coup sûr l'origine sikh. C'est alors que leur parvint la nouvelle de l'assassinat d'Indira Gandhi par certains de ses gardes sikhs.

Les heures qui suivirent, se rappelle Sushoba, furent d'un calme irréel.

Quand le train s'arrêta une première fois, on leur rapporta qu'un Sikh avait été arraché à son compartiment et complètement rasé, ce qui est la pire offense pour les membres de cette communauté religieuse. Pour Sushoba, ce fut un signal : elle devait protéger ses interlocuteurs. Quittant sa place à la fenêtre, elle s'assit près de la porte. Les deux hommes s'étendirent sur les couchettes supérieures, se cachant sous un drap.

A l'arrêt suivant, des villageois firent irruption dans le compartiment. Sushoba leur tint tête, ils s'en allèrent. Le train repartit. Le convoi fit de nouveau halte. Cette fois, tous les habitants de l'endroit, armés de bâtons, encerclèrent le train. Par trois fois le compartiment fut examiné.

Au quatrième arrêt, des intrus voulurent savoir qui étaient les dormeurs. Arrachant les draps, ils découvrirent les deux Sikhs. Quand Sushoba chercha à

s'interposer, des hommes la saisirent aux poignets et au cou. Par commodité pour le voyage, elle portait le costume du Punjab, province d'origine des Sikhs et ses bracelets ressemblaient aux bracelets d'acier que portent les Sikhs. D'où la méprise : « Etes-vous des leurs ? »

« Je sentis sur moi l'amour et la protection divins, raconte Sushoba. Dieu me souffla ce que je devais leur dire. »

« Comment osez-vous vous attaquer à une femme ? » Celui qui la retenait lâcha prise ; il n'osait plus la regarder. Quand aux deux Sikhs, ils furent arrachés à leurs couchettes, roués de coups et rejetés inanimés dans le compartiment. Puis les bagages furent saccagés.

Une grêle de pierres

Le train s'ébranla. Les deux Sikhs redonnèrent alors signe de vie. A l'arrêt suivant, sous l'œil des voyageuses impuissantes, les deux hommes furent à nouveau saisis, puis jetés sur le quai, une grêle de pierres s'abattit sur eux, puis on mit le feu à leurs vêtements. Sushoba et son amie avaient été les seules à tenter de leur porter secours.

« Pourquoi Dieu nous fait-il traverser de telles épreuves ? » Cette question devait poursuivre Sushoba pendant de longues semaines. « Saurons-nous nous repentir ? Comment être lavés de nos fautes ? Les blessures qui séparent Sikhs et Hindous seront-elles jamais guéries ? »

Un mois après ce tragique voyage, la colère et la culpabilité hantaient toujours les nuits de Sushoba : « J'ai été incapable de sauver deux innocents. »

Les larmes aux yeux

Peu à peu, pourtant, la lumière se fit en elle. Elle devait accepter de porter l'entière responsabilité des actes commis par ses coreligionnaires. Une fois ce pas franchi, elle put agir.

Elle adressa plusieurs lettres à des amis Sikhs, à d'autres aussi. En tant qu'hindoue, écrivait-elle, elle regrettait tous les actes commis par les siens et leur en demandait pardon. Un écrivain célèbre, M. Kushwanth Singh, porte-parole de la communauté Sikh, lui répondit de sa main : « En lisant votre lettre, j'avais les larmes aux yeux. Tant qu'il y aura des gens comme vous, notre pays continuera à vivre. »

Sushoba décida ensuite de rendre visite à quelques amis Sikhs, notamment un ménage dont les usines avaient été incendiées. Elle leur demanda pardon pour les blessures et l'humiliation infligées par sa propre communauté. Ils étaient en larmes. « En vous entendant aujourd'hui, dit l'épouse en lui prenant la main, je sais que toutes les épreuves que nous avons subies ces deux derniers mois ne sont pas inutiles. Nos blessures sont guéries. »

Sushoba ne pouvait oublier les deux victimes du train. Elle s'enquit d'eux. En vain. Puis tout à coup, elle apprit que l'un des deux hommes était vivant. Alors s'imposa à elle avec force l'idée qu'elle devait aller le voir chez lui, à



Mlle Sushoba Barvé

1 800 km de chez elle. Au début elle s'y refusa. Mais elle savait qu'elle ne serait jamais en paix tant qu'elle n'aurait pas obéi. Comment serait-elle accueillie, elle, une hindoue ?

« Je ne puis décrire la joie que j'ai ressentie quand j'ai revu Bupendra Singh, qui était encore alité à la suite de ses blessures. Il me reçut non seulement sans aucune animosité ni froideur, mais avec courtoisie. J'étais comme une vieille amie de la famille. Très vite, la maisonnée se tassa dans la chambre. J'appris que l'autre homme était vivant, lui aussi. Oui, Dieu avait

entendu nos prières et il ne nous avait pas abandonné. » Peu à peu ils reconstituèrent les événements.

Bupendra, une fois sur le quai, était arrivé à se rouler sur le côté et à éteindre le feu qui consumait ses vêtements. Govinder, lui, avait perdu connaissance mais il avait été réveillé par ses brûlures. Il réussit à enlever ses vêtements. La police leur porta secours très rapidement, alors que partout ailleurs elle était restée passive.

Pris pour morts, ils furent emportés au son de mantras funèbres. Quand leurs amis vinrent les voir à l'hôpital, ils ne les reconnurent pas. « Pourquoi m'amenez-vous un cadavre ? », dit le médecin de la famille Govinder. Il lui fit cent cinquante deux points de suture à la tête. Médecins et infirmières luttèrent pendant deux mois et demi pour le rendre à la vie. Il venait tout juste de revenir chez lui.

Enrayer l'engrenage de la haine

Sushoba exprima alors son regret de n'avoir pas su les protéger. « Nous avons mauvaise conscience du fait que vous avez dû souffrir à cause de nous, répondit Bupendra. Nous avons été témoins des discussions avec les villageois et des coups qu'ils vous ont donnés. Ceux qui nous ont emmenés voulaient vous prendre aussi. Nous étions inquiets et nous ne savions pas ce qu'il était advenu de vous. »

« Malgré toutes les bonnes raisons qu'ils avaient d'éprouver de l'amertume, raconte Sushoba, ces hommes en étaient libres. L'épreuve la plus atroce n'avait pu tuer en eux le courage ni la compassion. Ils avaient gardé espoir pour l'avenir, ils étaient reconnaissants pour tous ceux qui les avaient secourus – nous, la police, les médecins et les infirmières. Ils étaient reconnaissants à Dieu de leur avoir donné une vie nouvelle. »

« Longue et pénible sera la route de la réconciliation et celle de la reconstruction de vies entières. Ce qui importe, dit Sushoba, c'est qu'il existe des hommes et des femmes qui osent tout mettre en œuvre pour enrayer l'engrenage de la haine et de la revanche. »

EVELYNE SEYDOUX
d'après divers témoignages reçus



Le démoulage des lingots de cuivre dans la mine chilienne El Teniente.

LETTRÉ DE SANTIAGO

1^{er} avril 1985.

Jusqu'à hier matin, le ciel était resté d'un bleu rarement gâté par de timides nuages et cela depuis notre arrivée. Mais au cours de la journée d'hier, le ciel s'est couvert et cette nuit nous a apporté notre première forte pluie d'automne. Le matin nous avons été réveillés par le son mat et régulier de gouttes tombant dans l'appartement ! Emu, je me suis enquis auprès du gardien de l'immeuble qui m'a dit qu'il allait immédiatement faire réparer la terrasse endommagée par le tremblement de terre de mars, responsable de nos désagréments. Le séisme du 3 mars et les secousses de moindre importance du 17 mars au matin et du 19 mars à minuit, qui ont provoqué des variations de pression momentanées, ne sont peut-être pas étrangères à ces changements climatiques.

Un piège froidement monté

Sur un autre registre, une suite d'événements graves a eu lieu depuis

sept jours. Mardi dernier 26 mars à Concepción, le programme de télévision a été interrompu par une émission pirate. La source ayant été localisée, deux militaires et trois carabiniers sont allés perquisitionner dans la chambre d'hôtel où se trouvait le matériel de transmission. C'est alors qu'une bombe a explosé, tuant sur le coup un militaire, blessant mortellement l'autre et gravement les trois carabiniers. Le piège avait été froidement monté.

Le même soir à Santiago, nous entendons une violente explosion, puis apercevons une épaisse fumée à quelque distance. Le lendemain, nous apprenons par la presse qu'un attentat a été perpétré, sur la *Plaza constitución*, face au palais présidentiel, contre le journal *La Nación*. Le même soir nous entendons encore une autre explosion plus éloignée, également à Santiago, qui vise une caserne de carabiniers, ces deux attentats sans victimes heureusement. Le vendredi 29, un arsenal du M.I.R. 1) est découvert. Sommée de se rendre, la militante présente sur

les lieux fait feu, puis est abattue. Le même jour un professeur, un assistant et un sociologue sont enlevés au collège latino-américain. Le samedi ils sont retrouvés morts, égorgés dans une banlieue de Santiago. Comme le sociologue travaillait pour le Vicariat à la solidarité 2), on soupçonne naturellement l'extrême-droite. Mais l'extrême-gauche aurait pu aussi vouloir faire des martyrs. A l'heure qu'il est, il est donc impossible de savoir quels sont les auteurs. L'Eglise a fermement réprouvé la violence d'où qu'elle vienne. Le dimanche des Rameaux, Mgr Fresno, archevêque de Santiago, dit dans son homélie que la violence n'est pas une solution, mais la messe est interrompue par un groupe réclamant à grands cris vengeance pour le triple assassinat. Le gouvernement affirme son désir de voir toute la lumière se faire sur cet événement.

Trois réunions ont lieu au palais présidentiel entre le président de la République et de hauts responsables de la police, des carabiniers (équivalent de nos gendarmes) et de la Centrale Nationale d'Information. Il est à espérer que la vérité éclatera rapidement car les sentiments sont très vifs.

Solidarité

Tous ces événements confèrent d'autant plus d'importance à ce qui s'est passé pendant la rencontre organisée par le Réarmement moral du 13 au 16 mars sur le thème : « A la recherche d'un monde meilleur ». Le site de cette rencontre était enchanteur : la station balnéaire El Corazón près de Los Andes, petite ville au pied des chaînes du même nom à environ 80 km au nord de Santiago. Cent vingt personnes environ y étaient réunies : une centaine de responsables syndicaux du nord, du centre et du sud du pays et une vingtaine d'invités de l'extérieur.

On pourrait résumer cette rencontre en deux mots : solidarité et réconciliation. Toutes tendances réunies, les syndicalistes avaient deux préoccupations : l'emploi et une réforme profonde de la législation du travail, modifiée en 1981 contre leur gré et à leur désavantage par des technocrates croyant à la croissance sans limite.

2) Emanation de l'archevêché, à la fois œuvre sociale et lieu de réflexion indépendant du pouvoir.

1) Mouvement de la gauche révolutionnaire

Mais très vite ils ont pris conscience d'une troisième préoccupation importante : la solidarité. Certains syndicats plus fortunés avaient déjà eu l'occasion de l'exercer vis-à-vis des sinistrés du séisme qui avoisinent le million de personnes. Mais des dirigeants des travailleurs du cuivre, du fer et de l'acier qui au cours des années ont obtenu des avantages importants pour leur catégorie, ont découvert que leurs camarades des mines de charbon connaissaient encore des conditions semblables à celles de leurs homologues d'Europe lors de la révolution industrielle.

Ils ont donc offert de les conseiller, de les aider à obtenir des conditions de travail dignes et d'amener leurs employeurs à appliquer effectivement la législation en vigueur.

Réconciliations en chaîne

Réconciliation. Il en a d'abord été question dans la famille : un père de famille uruguayen a dit comment son orgueil lui avait fait croire que des excuses à sa femme lui feraient perdre son autorité masculine ! En fait c'est tout le contraire qui s'est produit. De plus, ses deux filles en bas âge, qui étaient malades et souffraient d'un sentiment d'insécurité, sont maintenant heureuses et en pleine santé. Son beau-frère a parlé à son tour de la crise de colère qui l'avait amené à casser plusieurs assiettes contre un mur, crise qui heureusement avait été suivie d'un échange en profondeur avec sa femme. Les richesses découvertes ou redécouvertes alors, ajoutait-il avec humour, excédaient largement la valeur de la vaisselle brisée !

D'aucuns dans l'assistance semblaient se reconnaître. Ces réflexions se sont poursuivies dans trois groupes de discussion, l'un traitant de la famille réunissant des ménages – et quelques maris intéressés par la question – l'autre du rôle des jeunes et le troisième du syndicalisme. Le dernier groupe a adressé au gouvernement une liste de propositions concrètes.

Juste avant la réunion de clôture, un de nos amis chiliens nous fait part de sa préoccupation : deux dirigeants syndicaux présents à la conférence, autrefois amis, se sont disputés il y a quelques mois à tel point que cela a fait la manchette des journaux ; ils ne s'adressent plus la parole. Peut-on

faire quelque chose ? On décide que le thème de la réunion finale sera la réconciliation.

On parle de la France et de l'Allemagne, de la réconciliation entre deux dirigeants politiques de Jamaïque lors d'une table ronde au Salvador. Lino Cortizo, dirigeant syndical d'Uruguay, met les pieds dans le plat : il raconte que le Réarmement moral l'a amené à se réconcilier avec des ennemis syndicaux, puis il ajoute : « J'ai appris qu'il y a dans cette salle des syndicalistes qui ne s'adressent plus la parole. Un mouvement syndical chilien divisé est impensable. Ce sont les travailleurs qui en souffrent les premiers. Aussi je prie ces responsables de marcher sur leur orgueil, de se donner la main et de recommencer à travailler ensemble. » Suit une véritable réaction en chaîne de réconciliations ; il fallait le voir et l'entendre pour le croire. Fait inattendu, un jeune Uruguayen et un jeune Brésilien se réconcilient aussi. Mais pas le moindre geste des deux syndicalistes !

Sur ses entrefaites, après que plusieurs personnes ont exprimé leur reconnaissance pour l'esprit qui souf-

flait à la rencontre, un syndicaliste du cuivre a l'audace de dire : « Cette joie n'est pas complète. Il reste encore une tâche. J'exhorte un tel et un tel (il cite les noms des deux antagonistes) à se réconcilier aussi ! » On peut penser que c'est forcer le destin. Mais lorsque les deux dirigeants se donnent l'accolade, tout le monde pressent que c'est bien plus qu'un geste ou un symbole. Le syndicaliste du cuivre avait vu juste : un reste de timidité et d'orgueil avait besoin d'être balayé. Le Saint-Esprit a pris d'assaut cette réunion, on le sent. Non seulement les protagonistes, mais ceux qui avaient été les témoins ont conscience que quelque chose qui les dépassent s'est produit : nous y voyons l'image de ce que pourrait être le Chili de demain. Des employés de la station balnéaire qui avaient écouté derrière la porte (ils l'ont avoué par la suite !) nous ont dit : « Nous aurions bien besoin de cet esprit de réconciliation ici ! » Naturellement il faudra cimenter cette réconciliation si on ne veut pas qu'elle se perde, mais elle est là, c'est déjà un fait.

JEAN LOUIS NOSLEY

Londres

TOURNAGE DE DEUX FILMS DU REARMEMENT MORAL

Nous attirons ci-contre l'attention de nos lecteurs sur le tournage en vidéo du spectacle *Un soleil en pleine nuit*, qui a été réalisé au mois d'avril. Mais déjà dans les mois précédents, deux autres productions inspirées par le Réarmement moral ont été entreprises à Londres par le même réalisateur, Mike Pritchard. La première est *Keir Hardie*, spectacle de Henry McNicol sur la vie du pionnier du mouvement travailliste, l'homme qui a beaucoup contribué à donner son optique fondamentalement chrétienne au syndicalisme britannique. Cet enregistrement a été réalisé en partie dans un quartier populaire du sud-est de Londres, au parlement de Westminster – Hardie a été le premier député travailliste indépendant – et en partie au théâtre Westminster.

Quelques semaines plus tard, dans un autre studio londonien, a été tourné *Clashpoint*, d'après la pièce de Betty

Gray et Nancy Ruthven. Ce spectacle sur la confrontation des races dans la vie urbaine en Angleterre a été présenté sur de nombreuses scènes britanniques au cours de ces dernières années. Le vice-président de la commission nationale pour l'Egalité raciale, M. Clifton Robinson, a dit de cette pièce : « J'ai été témoin, au cours de ces dernières années, de plusieurs tentatives de mettre le théâtre au service d'une transformation sociale dans le domaine qui me concerne particulièrement. Aucune n'a atteint dans la transmission de son message la qualité de production, de présentation et de conviction de ce spectacle-ci. »

Les deux cassettes seront commercialisées dans les prochains mois, mais en langue anglaise seulement. Elles seront sans doute présentées au cours des rencontres de Caux cet été.

« UN SOLEIL EN PLEINE NUIT »

BIENTÔT SUR VIDEO-CASSETTE

D'ici quelques mois, nous pourrions inviter nos amis à voir et entendre Michel Orphelin dans le spectacle musical *Un soleil en pleine nuit* sur notre téléviseur familial. Ou, pour ceux d'entre nous qui ne disposons pas de la vidéo, quelle bonne occasion de nous faire inviter chez un voisin, ou un collègue équipé en conséquence et qui sera ravi de partager ce plaisir avec nous !

A l'heure où paraîtront ces lignes, l'enregistrement du spectacle sera en effet presque terminé, en Angleterre, sous la direction du réalisateur de télévision Mike Pritchard.

Objectif : le marché de la télévision

Ce sont les nombreuses réactions positives que le spectacle a suscitées dans les huit pays d'Europe et d'Amérique du Nord où il a été représenté, ainsi que les convictions et encouragements de beaucoup qui ont conduit à la décision de mettre cette évocation de la vie de saint François d'Assise à la disposition du grand public.

Il s'agira d'un scénario tout à fait fidèle à l'œuvre scénique de Hugh Williams, mais sa forme a été totalement repensée pour la télévision.

Le tournage a été réalisé en deux versions, l'une en anglais, l'autre en français, afin d'atteindre le plus grand marché possible. Le sous-titrage dans d'autres langues – il existe déjà des traductions en allemand et en italien – accroîtra encore les possibilités de commercialisation. Un certain nombre de personnes et de groupements se sont déjà montrés intéressés par la distribution du produit fini.

Si la cassette vidéo à usage familial est de nature à permettre une diffusion « à la carte », la vente aux chaînes de télévision d'un produit qui sera de haute qualité n'en demeure pas moins l'objectif essentiel. Le spectacle bénéficie d'un remarquable arrangement musical enregistré aux Etats-Unis par un orchestre de onze instruments grâce à la générosité d'amis américains.

Le coût total d'une telle production s'élève à plus de 350.000 francs français. La compagnie *Monde et Théâtre*, producteur du spectacle dans sa version française, s'est jointe à la société anglaise *MRA Productions* en réinvestissant la totalité du fruit de son travail

sur scène. Il reste environ 150.000 francs à rassembler.

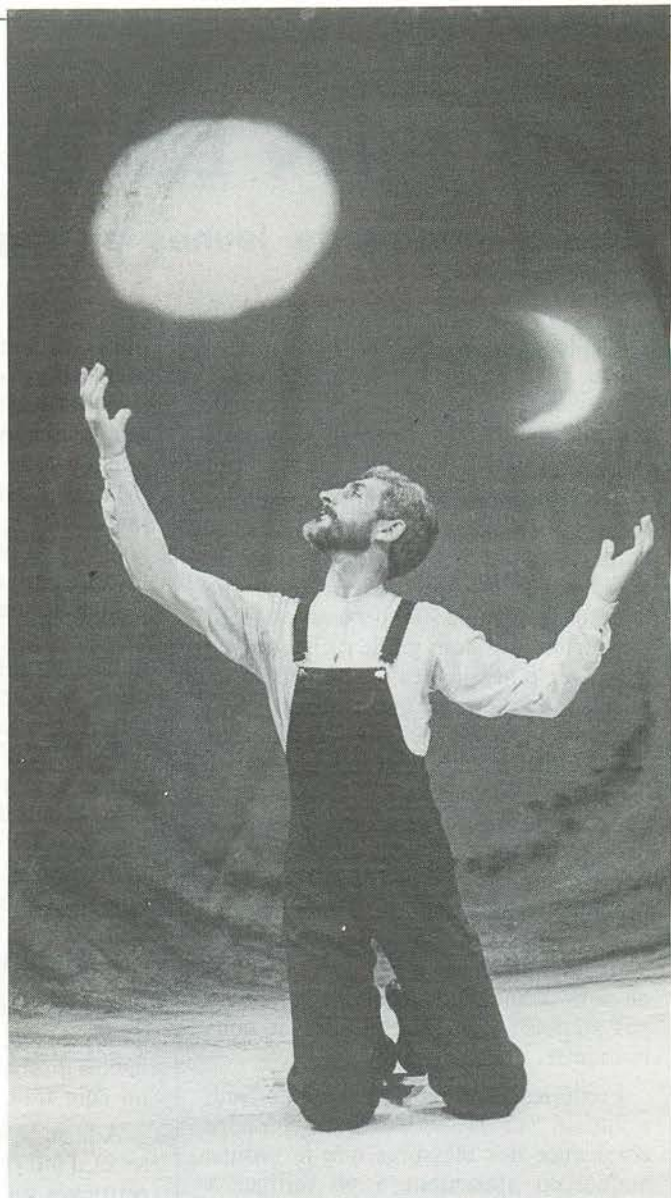
Si des lecteurs de *Changer* le souhaitent, ils peuvent contribuer à mener à bien cette réalisation de plusieurs façons :

- en commandant dès maintenant une ou plusieurs vidéo-cassettes au prix de lancement de 500 F.

- en consentant un prêt à intérêt faible ou nul ;

- en faisant un don à l'une des adresses ci-dessous (déductibles des revenus en France selon la règle en vigueur en matière d'impôts).

La rédaction de *Changer*, qui se solidarise avec cette production en cours et qui lui souhaite la plus large diffusion



Michel Orphelin dans la dernière scène du spectacle : « Oh Frère Soleil, tu émerveilles notre âme et nos yeux. Gloire à ton Créateur, gloire au Seigneur. »

possible, remercie d'avance ses lecteurs de l'intérêt qu'ils porteront à cette entreprise.

- Pour la **France**, libeller tout versement à l'ordre de Monde et Théâtre.

- Pour la **Suisse** : compte postal 60-12000 Lucerne, en précisant « compte saint François ».

- Pour la **Belgique** : CCP 000 057 8160-40 Réarmement moral, Bruxelles, en précisant aussi « compte saint François ».

PHOTOS : Channer : p. 5 ; Chavanne : p. 6 ; CIRIC : p. 1 et 11 ; Gigand : p. 10 ; Lasser : p. 5 ; Lancaster : p. 8 ; Spreng : p. 14.

« LE FUTUR EST EN NOUS »

Une rencontre de jeunes en région parisienne

Il pleuvait, la maison était plutôt froide, mais le week-end de Pâques à Chessy, près de Meaux, qui rassemblait une quarantaine de jeunes de différents continents fut chaleureux et rayonnant.

Les trois journées se sont merveilleusement enchaînées et leurs thèmes s'accordaient avec ce temps de Pâques : le passé et ses blessures, l'avenir et ce que nous en attendons, le présent et le fil conducteur qui nous guide à chaque instant. Des témoignages de conflits et de tensions douloureux qui s'étaient résolus par le pardon ou l'honnêteté, souvent à l'intérieur d'une famille, ont incité beaucoup d'entre nous à s'interroger sur des relations difficiles et ont fait naître l'espoir qu'elles peuvent devenir radicalement différentes. Si la souffrance fut évoquée sans détour et avec émotion, c'est un message d'espérance que chacun a reçu dans son cœur. Les moments où nous connaissons le malheur ne sont pas stériles : Dieu nous utilise et nous le montre.

Frédéric, de retour d'Afrique du Sud, a insisté sur la nécessité de prendre conscience des blessures que le groupe auquel on appartient a pu infliger à d'autres groupes que le nôtre. Il a fait remarquer que nous avons tendance à être indifférents et nous a amenés à considérer tout ce par quoi on ne se laisse pas toucher.

En réponse à cette indifférence, M. Spoerri, de Bonn, a proposé le lendemain un vaste tour du monde des tâches

qui pouvaient y être accomplies, notamment dans le Tiers-monde. Un diplomate africain nous a fait comprendre que nous n'avions à attendre de l'avenir que ce que nous y mettrions nous-mêmes. Le futur n'est pas séparé de nous, nous le forgeons tous, que nous le voulions ou non. De là, plusieurs étapes : tout d'abord accepter les responsabilités auxquelles on ne peut échapper ; ensuite décider de la façon dont on veut déterminer l'avenir, et ce sur chaque point de notre vie, au lieu de vivre comme si rien n'était important et de se contenter d'exister. Enfin, prendre pour base l'optimisme ; choisir selon les directives divines et non se croire suffisamment fort pour décider de la route à suivre ; qu'on ne s'attende pas nécessairement à des applaudissements.

Se laisser conduire

Après avoir entendu ces personnes d'expérience, les participants se sont vu invités à réfléchir une heure durant dans un coin tranquille au thème du matin.

A la suite de cette heure de retour sur soi et d'intériorisation nous nous sommes retrouvés en groupes pour partager ce que nous avons trouvé. Cette heure et ce partage se sont révélés plus que bénéfiques. Le lundi fut marqué par la présence d'un industriel qui nous fit part de son expérience dans une profession où il est souvent risqué et difficile de respecter son engagement chrétien. L'idée principale de son intervention

était que se laisser conduire au lieu de conduire sa vie — c'est-à-dire avoir une vocation — n'était pas nécessairement une attitude passive. D'autre part, la question n'est pas tant de faire ce que l'on aime (dans ce cas 95 % des gens auraient perdu leur temps) mais plutôt de s'investir dans ce qu'on fait, d'apporter quelque chose à ceux qui nous entourent et de prendre conscience du plan divin. Quelques principes simples ont été pour lui d'une grande aide, a précisé l'orateur : être compétent et consciencieux dans ce qu'on entreprend ; savoir écouter les autres et faire équipe car on n'a pas de mission seul ; prendre le temps d'expliquer ; respecter ses subordonnés ; et enfin savoir dire ce qu'on pense des autres. Cet industriel nous a impressionnés par sa force de caractère et par l'évocation qu'il a faite des conflits qu'il lui avait fallu affronter.

Gérard a exposé ce que l'écoute intérieure, le recueillement, apporte à chacun. Il peut en particulier nous faire apprendre qui nous sommes vraiment. Pour lui c'est l'image de Dieu en nous qui nous confère notre identité bien que nous soyons poussés à affirmer celle-ci à travers nos actions et notre recherche de pouvoir. Le recueillement nous apprend aussi la solitude, mais une solitude volontaire et habitée. Il aide à lier vision et pratique. Il permettra à chacun de fixer les « vitamines » reçues ici. Plusieurs participants ont souligné l'importance des petites décisions sans lesquelles aucune grande idée ne se réalise. Mais ce que chacun a compris, senti, entrepris, décidé se trouve dans son esprit et dans son cœur, dans sa joie d'être venu à Chessy.

CHRISTINE JAULMES



A gauche : même s'il pleuvait dehors, un week-end de Pâques chaleureux.



A droite : la maison de Chessy qui a accueilli la rencontre.

SUR LE CHEMIN D'EMMAÛS

Qui aurait jamais songé qu'on puisse extraire tant d'enseignements de cette courte page d'Evangile – trente lignes – consacrée par saint Luc à la rencontre du Christ avec deux de ses disciples le soir de Pâques ? Travail de bénédictin, sera-t-on tenté de penser. Méditation riche et profonde, plutôt, menée par un homme de Dieu qui, au fil des années, a puisé largement aux sources du savoir dans le silence de son monastère poitevin et qui a accompagné plusieurs générations de ses semblables sur la voie de la sagesse et de la foi.

Parmi les nombreux thèmes abordés dans cet ouvrage, citons d'abord la vertu d'hospitalité louée par les sages et les philosophes de l'Antiquité et désignée plus communément de nos jours par le nom d'accueil. L'auteur souligne « qu'au-delà de l'hospitalité matérielle qui est nécessairement restreinte par suite des situations et des conditions de vie, il y a une autre forme d'hospitalité plus large, plus universelle, que tous peuvent pratiquer en tous temps et en tous lieux : c'est l'accueil spirituel ».

« On rencontre des gens fermés qui ne sont guère accueillants. Ils sont comme barricadés chez eux. Leur demeure intérieure est trop étroite, trop petite pour accueillir les autres. Comment pourrait-il y avoir accueil si l'entrée est impossible ?

« Mais l'ouverture ne suffit pas et une autre condition n'est pas moins indispensable : c'est le calme, la tranquillité et une certaine disponibilité. Il y a des gens qui sont chez eux et dont la porte est ouverte, mais ils font tant de choses qu'il est difficile de les joindre et qu'ils n'ont guère le temps d'écouter les autres et de les accueillir. (...) Plus nos horizons spirituels seront vastes, plus nous accueillerons ceux qui viennent à nous. »

Pour que notre accueil soit fructueux, cependant, à la vertu d'hospitalité doit se joindre celle de la tolérance. Il nous faut commencer par essayer de comprendre le comportement de l'autre et les raisons de ce comportement, même s'il ne pense pas comme nous. Puis mesurer sa réponse et la limiter à ce qui

peut lui convenir actuellement, à son caractère et aux circonstances.

L'Evangile de Luc ne nous dit-il pas, nous fait remarquer l'auteur, que le Christ fit route avec ses deux disciples vers Emmaüs, « marchant à leur pas, à leur rythme, en s'adaptant à eux, en parlant la même langue qu'eux, en les interrogeant, en les écoutant, en leur répondant, en les instruisant avec méthode, prudence et patience et en gagnant progressivement leur esprit et leur cœur » ?

Pour devenir un homme

L'auteur essaie ensuite de tracer le portrait moral et spirituel d'un disciple du Christ, souligne l'importance de l'influence personnelle que chacun de nous peut avoir pour transmettre aux autres le message que nous avons reçu, insiste sur la nécessité de regarder suffisamment en arrière pour y reconnaître les différents passages de Dieu dans notre vie et y puiser une indestructible espérance. Il aborde alors le chapitre le plus significatif de son livre, consacré au progrès spirituel : « Pour devenir un homme, l'enfant passe par la crise de l'adolescence qui le transforme totalement, sur le plan physiologique comme sur le plan psychologique... Cette crise implique un changement... Changer, nous le savons bien, c'est abandonner ce qu'on a ou ce qu'on est, s'arracher à ce qui nous tient et quitter ce qu'on connaît pour aller vers ce qu'on ne connaît pas. »

Il en va de même de la croissance spirituelle. La vie intérieure, sur le plan qui lui est propre, obéit aux lois de toute vie. « Mais ici le pédagogue, l'éducateur, le maître, c'est Dieu. Son but c'est de faire grandir les âmes, de les amener à la perfection de leur âge adulte... Ici aussi, le changement aura le caractère d'une crise. »

Evoquant le découragement des deux disciples sur la route d'Emmaüs qui avaient vu s'effondrer à la fois leur espoir et jusqu'à leur sécurité, l'auteur insiste sur le fait que notre propre croissance spirituelle « ne peut se réaliser, au moment voulu par Dieu, qu'à

la condition que nous sachions abandonner certaines perspectives spirituelles pour en recevoir d'autres, plus hautes et plus pures. Mais cet abandon se fait dans la souffrance, car ce peut être une douloureuse épreuve que de voir s'écrouler le décor, le cadre spirituel auquel nous étions accoutumés depuis un temps plus ou moins considérable, que nous aimions, qui faisait partie de notre vie et auquel il nous est demandé de renoncer. »

Projetant son regard sur un plan plus large, celui de la naissance et du développement du christianisme, l'auteur constate le même phénomène, la même loi et les mêmes attentions providentielles : « Après trois siècles, le monde gréco-latin n'étant plus assez grand pour lui Dieu fit tomber le décor. (...) Ce furent ce que nous appelons les grandes invasions. »

« Nous sommes entraînés en cette fin du XX^e siècle de l'ère chrétienne, reprend ensuite l'auteur, dans cet immense bouleversement du monde et, il faut le reconnaître, bon nombre d'entre nous en sont douloureusement déconcertés. Comme les disciples d'Emmaüs, nous espérons que les choses s'arrangeraient. Notre éducation, nos traditions, notre culture, notre mentalité nous avaient accoutumés à une certaine vision du monde, à certaines vues sur la France, sur l'Europe et sur l'Eglise. Mais peut-être ces vues, elles aussi, étaient-elles trop humaines, ces perspectives trop étroites et nous ne pouvions pas comprendre qu'il fallait ces ruptures, ces épreuves, ces écroulements et ces transformations de toutes sortes pour l'accomplissement des desseins de Dieu et pour la manifestation de sa gloire. »

C'est une foi indéfectible en la Providence, tant sur le plan personnel que sur celui de l'histoire, que le lecteur se voit offrir avec cette méditation écrite dans un français un peu intemporel et dans un style facile, agréable à lire. C'est aussi un défi qui lui est lancé d'appréhender à découvrir, jour après jour, les richesses insoupçonnées qui se cachent derrière chaque page de l'Ecriture.

ALAIN TATE

1) *Les Disciples d'Emmaüs*, par Dom Marcel Pierrot, O.S.B., Editions C.L.D., 42, avenue des Platanes, 37170 CHAMBRAY. (140 p. 45 FF.)

Les bonnes relations peuvent devenir d'excellentes liaisons.

Genève-Paris

Paris-Genève

07.15

07.15

08.15

08.15

09.15

09.15

10.15

11.15

12.15

12.15

14.15

14.15

18.00

16.15

18.30

18.15

20.15

20.15

Depuis le 31 mars 1985, Swissair et Air France vous proposent un horaire haute-fréquence sur la ligne Genève-Paris: 1 vol toutes les heures, ou presque.

Une véritable navette. Le rythme qui convient lorsqu'on doit se rendre sur les bords de la Seine. Avec un avantage supplémentaire pour ceux qui

ont vraiment fort à faire entre Paris et Genève: l'abonnement annuel permettant d'économiser 30% sur le tarif normal en Business Class/Classe Affaires ou Economy Class. Et si vous tenez également à économiser du temps, prenez, dès votre arrivée à l'aéroport Charles de Gaulle, l'hélicoptère d'HéliFrance qui vous déposera en quelques minutes

au centre de Paris (FF 350,-). Swissair et Air France avaient à cœur de démontrer qu'en affaires aussi, les bonnes relations peuvent devenir d'excellentes liaisons.

Swissair, Air France ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.